



Des masques pour Israël, des emplois à Gaza, beaucoup d'émotions
entrementées

Description

Par Hamza Abu Eltarabesh, le 30 juin 2020



Des ouvriers cousent des masques chirurgicaux pour l'exportation en Israël le 12 avril 2020 dans un atelier de Gaza ville. (Mohammed Zaanoun / ActiveStills)

Tandis que la Bande de Gaza [enregistre](#) davantage de cas de coronavirus dans ses centres de quarantaine, la réponse de son industrie textile, depuis longtemps en sommeil, aux besoins fonctionne à plein régime.

Ces besoins incluent ceux d'Israël.

L'usine Noor al-Bahaa du camp de réfugiés de Jabaliya au nord de la Bande de Gaza a transformé en mars son travail de production de vêtements pour le marché intérieur en fabrication de milliers de masques chirurgicaux qu'elle exporte presque entièrement vers Israël.

Paradoxalement, certains des ouvriers de l'usine ont eux-mêmes été blessés par des snipers israéliens pendant les manifestations de Gaza pour la [Grande Marche du Retour](#).

Muhammad Anbar et Ezz Abu Diakh, qui travaillent à l'usine, ont tous deux été blessés alors qu'ils participaient le 14 mai 2018 à une manifestation, que l'on a ensuite connue sous le nom de [Lundi sanglant](#) de Gaza après que des snipers israéliens aient tué plus de 60 manifestants ce jour-là et en aient blessé des milliers d'autres.

Les histoires d'Anbar et d'Abu Dlakh se font mutuellement écho.

Tous les deux ont été blessés par balle à la jambe pendant les manifestations et tous les deux se sont émeutés pour trouver ensuite du travail.

Anbar, 29 ans, a perdu son travail de marchand de vêtements au marché central de Jabaliya. Après une convalescence de six mois, il a récupéré sa capacité à la marche, bien qu'avec difficulté. Il s'est retrouvé dans l'incapacité de trouver un emploi pour subvenir aux besoins de ses parents et frères et sœurs, 11 personnes en tout.

Il a fallu presque deux ans avant qu'Anbar se voie proposer un emploi à l'usine Noor al-Bahaa par son propriétaire, Rezaq al-Madhoun, 50 ans.

Anbar et Abu Dlakh sont maintenant assis à un bureau presque 13 heures par jour. Avec ce travail, leurs blessures ne sont plus autant un fardeau.

Ils plissent des masques chirurgicaux à la main et les placent dans des sacs stérilisés. Les masques sont alors transférés dans des entrepôts, puis au checkpoint de Kerem Shalom, seul endroit où Israël autorise le passage des marchandises dans et hors de Gaza.

« Il ne m'est jamais arrivé de travailler dans un endroit qui exporte vers Israël, Israël qui a détruit ma jambe », a dit Anbar à The Electronic Intifada.

« Mais finalement, je suis heureux d'avoir trouvé un travail qui me permet de vivre et de faire vivre ma famille. »

Dlakh perçoit aussi l'ironie paradoxale de leur travail, mais le considère comme un apport au bien collectif.

« Il y a deux ans, Israël nous tuait. Aujourd'hui, nous produisons des masques pour les protéger du coronavirus. Nous sommes plus humains qu'eux. »

Les investisseurs israéliens regardent vers Gaza

Il y a eu 72 [cas confirmés](#) du nouveau coronavirus dans la Bande de Gaza, et un mort.

Jusqu'ici, tous les cas confirmés à Gaza ont été découverts parmi les individus en quarantaine après être revenus de l'étranger, selon le ministère de la Santé de Gaza.

C'est pourquoi Gaza n'a pas instauré une fermeture totale. Les affaires, comme les ateliers de couture, n'ont pas cessé de fonctionner, à l'opposé d'Israël qui a annoncé un état d'urgence et a subi des [milliers](#) de cas.

Par conséquent, les investisseurs israéliens se sont tournés vers l'extérieur pour répondre aux besoins de leur marché.

En moins d'un mois, l'usine a exporté quelque deux millions de masques chirurgicaux vers six sociétés israéliennes après avoir été autorisée à la production par le ministre israélien de la Santé, c'est ce qu'a dit Bahaa al-Madhoun, directeur général de Noor al-Bahaa.

Maintenant, l'usine produit environ 85.000 masques par jour, a dit al-Madhoun à The Electronic Intifada.

Il a déclaré qu'afin de s'assurer que la production des masques soit conforme aux normes internationales, Israël avait autorisé début mars le transfert à Gaza de 30 tonnes de matière première pour produire trois types de tissu.

Du coup, l'usine emploie maintenant quelque 500 ouvriers.

« Il n'y a pas qu'Israël qui demande des masques chirurgicaux. Nous avons aussi reçu une commande d'une organisation qui travaille avec Médécins Sans Frontières pour produire des masques pour la Belgique », a dit al-Madhoun.

On doit bientôt commencer le travail pour honorer ce contrat.

Un boom temporaire

Al-Madhoun, que le rédacteur connaît personnellement, a dit qu'il pensait que les bénéfices et les considérations humaines étaient plus importantes en ce cas que n'importe quelle question politique.

« Il y a un bénéfice mutuel. Israël veut des masques chirurgicaux, nous avons besoin d'employer autant de gens que possible », a-t-il dit.

L'usine travaille actuellement avec une capacité de production double de la normale, ce qui lui aide à rattraper les pertes de ces nombreuses dernières années de blocus israélien, imposé en 2007 après la victoire du Hamas aux élections législatives.

Jusqu'en 2014, le commerce entre Gaza et Israël a été complètement interrompu. Depuis lors, Israël a autorisé la vente en Israël et en Cisjordanie d'une toute petite quantité de marchandises produites à Gaza.

L'usine d'Al-Madhoun n'est pas la seule usine qui exporte des masques chirurgicaux en Israël.

Le secteur du textile était traditionnellement l'un des plus performants à Gaza, avec quelque 900 usines qui [employaient](#) plus de 35.000 ouvriers avant qu'Israël n'impose son blocus sur la Bande.

Aujourd'hui, après plus d'une décennie de blocus israélien, seules environ 140 usines travaillent encore et emploient quelque 1.500 ouvriers.

Et malgré la récente reprise, Maher al-Tabaa, président de la Chambre de Commerce, Affaires, Industrie et Agriculture, a dit qu'il ne s'attendait pas à une amélioration des relations commerciales avec Israël après la fin de la pandémie.

Une véritable prospérité

Lâ??un des plus gros obstacles auxquels lâ??usine Al-Madhoun ait fait face a Ã©tÃ© le manque de machines Ã coudre et de piÃ¨ces d'attachÃ©es aprÃªs quâ??IsraÃ«l ait interdit leur entrÃ©e depuis 2006. Mais lâ??usine sâ??est dÃ©brouillÃ©e pour se procurer suffisamment de machines Ã coudre pour assurer une ligne continue de production.

Ã« La demande est forte. Nous travaillons avec 30 petits ateliers qui avaient fermÃ© ou travaillaient avec un trÃ¨s petit rendement Ã», a ajoutÃ© al-Madhoun.

Adel Shaqoura, 48 ans, a transformÃ© une piÃ¨ce de sa maison en atelier aprÃªs avoir rÃ©parÃ© quatre machines Ã coudre qui nâ??avaient pas servi depuis 12 ans.

Ã« Câ??est la premiÃ¨re fois depuis longtemps que je travaille sur ces machines. Je pensais quâ??elle ne serviraient plus jamais Ã», a dit Shaqoura Ã The Electronic Intifada.

Shaqoura travaille avec trois autres tailleurs 18 heures par jour. Ils produisent 13.000 masques chirurgicaux par mois.

Ã« Jâ??espÃ¨re que notre travail se poursuivra aprÃªs le coronavirus. Je ne veux pas retomber dans la pauvretÃ© Ã», a ajoutÃ© Shaqoura, qui entretient une famille de sept personnes.

Des centaines de personnes en ont profitÃ© dans le camp de Jabaliya.

Pour faire face Ã la charge de travail, al-Madhoun a dÃ©cidÃ© de distribuer des masques aux familles du camp pour quâ??elles fassent les petites finitions, comme la coupe des fils qui dÃ©passent.

Parmi ceux qui en ont bÃ©nÃ©ficiÃ©, il y a Qafaa al-Naijar, 43 ans, qui cherchait d'Ã©serspÃ©rÃ©ment Ã faire vivre sa famille aprÃªs que son mari Diab, 48 ans, soit tombÃ© au chÃ´mage Ã cause dâ??une maladie chronique.

Le couple a neuf enfants.

Al-Naijar met les touches finales aux masques. Cela lui permet de travailler chez elle. Elle gagne environ 90 \$ par semaine

Ã« Dâ??habitude, je faisais des mÃ©nages Ã la demande. Ce nâ??Ã©tait pas un travail rÃ©gulier et il nous permettait Ã peine de nous nourrir Ã», a dit al-Naijar Ã The Electronic Intifada.

Les huit filles dâ??al-Naijar lâ??aident tous les jours.

Ensemble, elles nettoient environ 2.000 masques par jour.

Ã« Câ??est notre meilleure pÃ©riode depuis que mon mari a arrÃªtÃ© de travailler en tant que chauffeur de taxi Ã», a-t-elle dit, espÃ©rant continuer ce travail aprÃªs la pandÃ©mie.

Cependant, certaines cicatrices ne se referment pas avec le travail. Abu Dlakh a pris sa journÃ©e du 15 mai. Le jour qui rappelle sa blessure, a-t-il dit, il nâ??a pas voulu travailler au Ã« profit de ceux qui ont dÃ©truit ma vie Ã».

Hamza Abu Eltarabesh est un journaliste qui vit Ã Gaza.

Traduction : J. Ch. pour lâ??Agence M&dia Palestine

Source : [The Electronic Intifada](#)

date crÃ©e
2020/07/01